

figures atroces, l'homme d'émeute de chez nous, mais enté sur le fanatisme musulman; des kavass rouaient de coups de bâton cette foule de volontaires ou de voleurs : les pompiers, bras nus et sans turban, passaient à toute course, leurs pompes sur leurs épaules, poussant des cris aigus et renversant les habitants sur leur passage; les troupes arrivaient de partout, les cavaliers au grand trot, enfin des bandes de chiens épouvantés traversaient les rues ventre à terre en se heurtant à tout avec des hurlements de douleur. C'était un spectacle unique.

Voyant que l'incendie gagnait toujours et léchait déjà les premières maisons de Péra, du quartier européen, j'envoyai aussitôt l'ordre de débarquer aux équipages de deux de nos navires, mouillés à Tophana; je passai mon uniforme et me mis à leur tête, décidé à essayer de sauver la ville franque. Il faisait calme, heureusement, sans cela, l'essai eût été superflu, mais le soleil s'était couché rouge et présageait du vent. Il fallait agir vite. J'arrivai au pas de course avec cent cinquante marins. Déjà les premières maisons de la rue de Péra étaient en flammes des deux côtés, mais on m'indiqua, à douze ou quinze maisons en arrière, un endroit où cette rue était resserrée entre une mosquée en pierre et des jardins, et où, en abattant les cinq ou six maisons intermédiaires, on pouvait espérer faire une coupure qui arrêterait le feu. Je n'hésitai pas à ordonner cette démolition; mes hommes s'y mirent avec ardeur, et toute la partie active de la population

franque de Péra vint nous seconder, lorsque survint avec ses troupes un des généraux de la garnison, Sélim-Pacha, qui se mit en fureur à la vue de notre travail. Je le saisis alors par la main et suivi du drogman de l'ambassade, M. Lauxerrois, je l'entraînai au haut du minaret de la Mosquée, où je dis au drogman : « Montrez donc à cet *imbécile* de pacha que la coupée que nous faisons est la seule chance capable de sauver Péra ! » Et comme M. Lauxerrois me traduisait en ture : « C'est inutile » dit Sélim-Pacha en très bon français, « je comprends. » Je lui demandai pardon de mon épithète, mais, de la fureur il était passé subitement à l'enthousiasme ; il descendit quatre à quatre, et je le vis bientôt, ayant ôté sa redingote, en pantalon à bretelles de lisières, prenant sa part de notre démolition et donnant à ses soldats l'exemple de la plus grande activité.

Les maisons tombaient les unes après les autres. Nos marins étaient admirables ; ils allaient attacher, au sommet des toits, des cordes sur lesquelles nous attelions toute la population, pendant qu'on sciait les pieds des charpentes, et tout venait en bas avec fracas. Je vis même une maison s'abattre avec cinq ou six matelots perchés sur le toit. Je me précipitai épouvanté, les croyant tués ou estropiés. Rien ! quelques déchirures de clous aux pieds et aux mains. Il y a un Dieu pour les braves gens ! La chute d'une maison turque donna lieu à une bonne scène : le propriétaire voulait absolument s'y opposer ; il vous frappait, vous injurait, s'arrachant la barbe ; cette



N^o 21. — INCENDIE DE PÉRA

destruction anticipée l'exaspérait. Voyant qu'on ne l'écoutait pas, il appela à son aide ses femmes qui accoururent, comme des furies d'abord, puis changeant de tactique, se jetèrent sur nos officiers, les prirent dans leurs bras en les couvrant de baisers, de caresses et essayant sur eux de toutes façons le « pouvoir de leurs charmes ». C'était vraiment curieux de voir à la lueur des flammes et au milieu de ce grand désordre, de cette cacophonie de races, une poignée de matelots arrêtant les passants, les Turcs comme les autres, les mettant à la besogne, prenant aux pompiers leurs pompes, entraînant généraux et soldats et faisant la loi au milieu de Constantinople.

Enfin, grâce au vent, grâce aux pompes, grâce à nous, le feu s'arrêta là où nous l'avions combattu. Je m'en allai alors du côté du Champ-des-Morts où cela brûlait encore et le coup d'œil était inouï. Toute la population des quartiers incendiés, une foule innombrable, portant tous les costumes imaginables, silencieuse dans son fatalisme, était entassée sur la colline et sur le plateau, avec ce qu'elle avait pu sauver du désastre ; et ce vaste bivouac, éclairé en rouge par l'incendie dont les lueurs s'élevaient en grandes gerbes vers le ciel formait un admirable spectacle qui rappelait les tableaux du peintre anglais Martyn, le *Jugement dernier*, le *Festin de Balthazar* et autres. A l'horizon, sur un beau ciel étoilé se dessinait Stamboul avec sa forêt de minarets et ses mille lumières, tandis que sur le devant le Seraskier assis dans un grand fauteuil, qu'en-

tourait un immense état-major, prenait très philosophiquement son parti de la catastrophe, à laquelle il semblait présider. Il tenait sa pipe d'une main et une tranche de melon de l'autre. Nous nous connaissions bien. Aussi quand il me vit arriver tout noir de cendre et de fumée, il se prit à rire de bon cœur, mais il me donna une tranche de son melon, qui fut très agréable à ma gorge desséchée.

On était maître du feu, c'est-à-dire qu'il ne brûlait plus qu'un pâté de maisons, sans communication avec Péra et Galata, mais le désastre était grand. Le nombre des maisons brûlées s'élevait à plus de quinze cents. On n'en a jamais su le nombre exact ; d'abord parce qu'on ne les a pas comptées, ce qui eût été contraire à l'insouciance et au fatalisme musulmans, et ensuite parce qu'il eût été fort difficile de se reconnaître dans le confus cendrier qui les remplaçait. Le nombre des familles réduites à la misère dut être très considérable, mais la charité individuelle est grande chez les musulmans, comme chez toutes les populations à foi religieuse. Je rentrai harassé à une heure du matin. Peu après un coup de vent s'éleva ; s'il eût éclaté un peu plus tôt, il ne fut rien resté de Péra, de la ville franque, des ambassades.

Bien peu de jours s'étaient écoulés quand je fus convié à un spectacle d'un autre genre. Après la maladie d'adopter les pantalons et les redingotes des giaours, arrivait pour la Turquie une autre maladie, celle de se donner une constitution à l'instar des constitutions en vogue également chez les giaours, et

le sultan me fit la gracieuseté de m'inviter à en voir proclamer une. De cette constitution, qui prit le nom parfaitement turc de *Hatti-Schérif de Gulhané*, je ne dirai rien, d'abord parce que je ne l'ai pas lue, et ensuite parce qu'on m'a dit qu'elle était libérale, c'est-à-dire propre, comme le sabre de M. Prud'homme, à organiser le gouvernement et au besoin à le démolir, plus souvent à le démolir, ce qui me suffit. Mais la cérémonie de la proclamation devait être curieuse, aussi, au jour dit, je me mis en marche en grande tenue pour y assister. Cela devait se passer dans l'enceinte du Seraï. Le premier incident de la journée fut que mon canot se rencontra au débarcadère avec le caïque du ministre de Russie et que ni l'un ni l'autre de nos patrons ne voulant céder le pas à l'autre, un choc épouvantable se produisit qui nuisit, par un effet de capucins de cartes, à la noblesse de nos attitudes. Puis il fallut monter à cheval en selle turque, sur des chevaux un peu vifs, ce qui, avec le tricorne, le sabre pendant et les pantalons sans sous-pieds, fut une nouvelle épreuve pour la dignité de quelques-uns de mes camarades de marine.

Mais nous arrivâmes sans encombre à un kiosque dont l'étage supérieur devait être occupé par le sultan et son harem et l'étage inférieur par le corps diplomatique. On m'y avait réservé une fenêtre spéciale. Les musiques se mettent à jouer, de grands cris se font entendre, c'est le sultan qui arrive, seul à cheval, précédé d'une foule d'officiers et de pachas en grande tenue. Entre lui et eux marche isolé et clo-

pin-clopant, vêtu d'une espèce de blouse bleue à épaulettes, un petit boiteux à grosse tête rouge, barbe



blanche et figure malicieuse. C'est le grand vizir Kosrew-Pacha, le coupeur de têtes, l'étrangleur du Scheik-Islam. En passant devant moi il me fait plusieurs révérences. Derrière lui arrivent les pages du sultan, beaux jeunes gens portant des hallebardes et coiffés de shakos dorés avec d'immenses plumets de plumes de paon, d'aigrettes et d'oiseaux de paradis. Au milieu d'eux se trouve le sultan, presque masqué par les plumets. Il porte la tête renversée en arrière, est vêtu d'un manteau noir garni de diamants et coiffé d'un fez



à aigrette, tout diamanté également. Le sultan met pied à terre; le grand vizir et le nouveau Scheik-Islam soutiennent les coins de son manteau et un nègre affreux, à lèvres pendantes, à hanches de femme et couvert de broderies, s'avance pour le recevoir. C'est Kislâr Aga, le chef des eunuques, le gouverneur du Harem.

Et maintenant que tout le monde est arrivé, « que la fête commence! » De ma fenêtre je découvre une grande place bordée de beaux pins parasols et descendant en pente douce jusqu'à la mer. Au delà, la rive asiatique du Bosphore avec le joli village de Kadi-Kéni. La place est couverte de troupes; douze superbes bataillons de la garde impériale, des lanciers, de l'artillerie. Ces troupes forment un grand cercle au milieu duquel s'élève une chaire recouverte d'une étoffe jaune, autour de laquelle viennent bientôt se grouper les pachas et le corps des ulémas, des mollahs, portant le vieux costume : caftans de couleur et de grands turbans blancs ou verts, traversés de larges bandes d'or. Les chefs des derviches, de toutes les sectes religieuses, sont également présents. Tout ce monde clérical se tient immobile, impassible, les yeux baissés, peu satisfait au fond, je suppose. Mais une poussée de la foule se produit, ce qui indigné le grand vizir; il marche contre elle en levant très haut sa petite jambe et agitant son mouchoir. Tout fuit à sa seule vue pour rentrer humblement dans l'alignement. On lui apporte alors le manuscrit du Hatti-Schériff qu'il porte respec-

tueusement à ses lèvres et à son front et le remet à Reschid-Pacha, lequel monte en chaire et en fait la lecture. Cette lecture faite et terminée, au milieu d'un profond silence, un iman remplace Reschid-Pacha dans la chaire. Il étend les bras en avant, l'assistance en fait autant, les troupes, à cause de leurs armes n'étendant qu'un bras, et il entonne



la prière du sultan, répétée en chœur par tout le monde. Après quoi, chacun se passe la main sur les yeux, la barbe, et les troupes poussent trois fois le cri de « Allah ! » avec une ferveur, une passion sans égales. Des centaines de coups de canon partent de tous côtés et cette belle scène, éclairée par un soleil resplendissant, a pris

fin. Le sultan est reparti ; la sultane Validé m'envoie un cortège d'officiers porteurs de gâteaux, de sucreries ; je prends congé de Kosrew-Pacha et je me retire en faisant cette triste réflexion que si cette nation turque, si brave sur le champ de bataille, qui se montre encore si dévouée au souverain et si ferme dans sa foi religieuse est, malgré cela, en pleine décadence, ce n'est pas le misérable chiffon de papier lu aujourd'hui qui la sauvera.

Le sultan me donna une audience sans intérêt au palais de Top-Kapou, ce joli palais aujourd'hui

incendié, je crois, qui s'élevait à l'extrême pointe du Sérail. J'avais visité ce palais, inoccupé alors, avec un très spirituel pacha qui parlait admirablement le français et que je connaissais de Paris, Namick-Pacha, chef de la garde impériale. Nous avons parcouru ensemble tous les appartements du harem, et cette visite, avec les explications et commentaires d'un pareil guide, avait été très originale. Une salle était un vrai bijou et je ne résiste pas au plaisir d'en faire la description. Elle était ronde et très vaste, avec un plancher couvert de nattes très fines. Tout autour une petite plate-forme exhaussée, garnie de divans. Toutes les parois de la salle formées de grandes glaces, encadrées de superbes ciselures rococo en bois doré. Évidemment c'était la salle des fêtes du harem. Dans l'intervalle des glaces se trouvaient huit petites portes, qui donnaient chacune dans un petit appartement de femme, aussi tout garni de glaces, de divans et chacun d'eux tendu d'une étoffe différente. Pour compléter l'ensemble, un couloir conduisait à un établissement de bains composé de plusieurs salles de marbre très jolies. Le maître de céans ne devait pas s'ennuyer. On me donna là toutes sortes de détails : le sultan n'a de femmes légitimes que celles qui ont des enfants, et on devine alors les compétitions. Mahmoud avait eu trente-cinq enfants, mais il n'en restait que cinq, deux fils et trois filles ; le reste était mort en bas-âge. Abdul-Medjid, le sultan en exercice, encore très jeune, au moment de ma visite, n'avait qu'une seule

femme grossé, mais sa mère, la sultane Validé, venait de lui donner comme encouragement six jeunes personnes que l'on disait charmantes. De plus le Scheik-Islam offre chaque année au sultan, à la fête du Beyram, une belle esclave à laquelle il est obligé, de par la loi et les prophètes, de témoigner son amour le jour même, sous peine d'encourir la colère d'Allah. Seulement on ne sait jamais si du haut des cieus, sa demeure dernière, Allah a lieu d'être content.

Ayant encore quelques jours de libres avant de regagner l'escadre, je profitai d'un vapeur autrichien pour traverser la mer Noire jusqu'à Trébizonde d'où j'admire la belle chaîne des pics neigeux du Caucase. J'aurais bien voulu pousser jusqu'à Erzeroum, au cœur de l'Asie Mineure, mais le temps me manquant, je me contentai, pour avoir une idée du pays, d'accompagner à franc étrier pendant une journée, sur la route qui y conduit, le Tartar, ou courrier qui y portait la poste. Quand je dis route, je parle au figuré ; ce n'était pas même un sentier ; une simple trace à travers les bois, les rochers, les ravins de cette région montagneuse, mais sur cette trace, le Tartar galopait imperturbablement, sans arrêt, quel que fût l'épouvantable état du terrain. Quand cette expérience postale fut terminée, nous nous trouvâmes, mes compagnons et moi, plus moulus que nous ne l'avions jamais été. Le moins fatigué de la bande fut le fils de notre consul à Trébizonde, Maxime Outrey, un charmant enfant, élevé et vêtu à l'orien-

tale, que nous avons emmené comme drogman et qui, tout le long du chemin, lutta de hardiesse et de vitesse contre le Tartar, avec un entrain endiablé.

En revenant de Trébizonde, notre bateau était encombré de passagers venus de tous les coins de l'Asie, un mélange des plus bizarres, Circassiens, Persans, marchands de chats, un pacha. Pendant la traversée, j'achetai un superbe angora, le pacha acheta une femme. Toute la négociation pour cette dernière acquisition, avec ses discussions, examen de la marchandise, vérification, se passa dans notre cabine et fut très amusante. La jeune femme appartenait à une famille tcherkesse qui, éludant la croisière russe, nous était arrivée le long du bord, à Trébizonde, dans de grandes barques à voiles triangulaires, mouchetées comme des peaux de tigre. Le chef de famille, un grand vieillard, s'en allait en pèlerinage à la Mecque pour y chercher le remède à d'atroces douleurs, causées par une balle russe restée dans sa tête. Ses fils, de beaux gaillards aux superbes costumes, aux traits purs, aux épaules démesurément larges sur des tailles de jeunes filles, l'accompagnaient. Enfin, il y avait une douzaine de femmes, et savez-vous ce qu'était cette troupe féminine ? Les lettres de crédit, les billets de banque à l'aide desquels le vieux blessé comptait solder les frais de son voyage. N'ayant pas d'argent, il avait emmené les douzes plus jolies filles de sa famille ; il venait déjà de disposer de l'une d'elles à bord, et

comptait faire de même des autres tout le long du chemin. Nous fîmes vite connaissance avec la bande. Les filles étaient entassées sur le pont dans une espèce de cage en treillis, où elles sont restées quatre jours et trois nuits, trempées par la mer, sans que leur caquetage et les éclats de leur gaieté arrêtaient un seul instant. Elles rêvaient toutes de devenir femmes de sultan, de pacha, d'habiter des palais. Comme le vieux ne les nourrissait qu'avec du millet pour les engraisser, nous leur portions notre dessert après chaque repas, aussi étions-nous bons amis. Grâce à quelques petits services que je rendis au vieux, il consentit à m'amener la plus jolie dans la cabine et à lui ôter son voile pour que je fisse son portrait. Je trouvai le modèle et son costume également ravissants, mais la séance fut très courte. Soit embarras, soit mal de mer, elle se plaignit de chaleur, se mit à pleurer, et je dus la renvoyer.

Au retour je ne fis que traverser Constantinople ; on y était en plein rhamadan avec les mosquées illuminées la nuit, et la promenade des femmes sur la place du Seraskier le jour ; un vrai *persil*. J'y allai avec Paul Daru, Lavalette, Cyrus Gérard, tous membres de l'ambassade que M. de Sercey menait en Perse. Ils arrivaient de Paris et m'en donnèrent les nouvelles. A mon tour je leur contai la bataille de Nézib dont j'avais eu la chance d'entendre faire le très intéressant récit par deux jeunes officiers prussiens, témoins oculaires, dont l'un est devenu le

célèbre maréchal de Moltke ; puis tout ce que j'avais appris sur la question d'Orient dans mes visites aux ambassades, à Thérapia, à Buyukdéré. J'avais rencontré là tout le haut personnel diplomatique, composé pendant mon séjour, de deux ambassadeurs de France successifs, l'instabilité en personne : l'un l'amiral Roussin, marin distingué, l'autre M. de Pontois, diplomate de carrière, tous deux très aimables, mais n'ayant, par suite de cette instabilité, aucune influence. A côté d'eux, au contraire, deux hommes permanents et tenaces, personnifiant admirablement deux puissances : lord Ponsonby, un grand vieillard sec, hautain, peu sociable, représentant les intérêts, la persévérance anglaise et les passions de lord Palmerston, l'autre, M. de Boutenieff, un homme charmant, aimable, spirituel, aimé de tout le monde dont il se moquait un peu, mais ayant derrière lui les grandes destinées du peuple russe, la puissante volonté de l'empereur Nicolas. D'une intervention armée de la Russie dans le Bosphore, il n'était plus question, mais on ne prévoyait pas encore que Russie et Angleterre s'entendraient pour ruiner l'œuvre de Méhémet-Ali, en réalité la dernière des forces musulmanes, et que l'Europe entière se joindrait à ces deux puissances, heureuses de s'associer à l'isolement et à l'humiliation de la France, de la France révolutionnaire. Plus d'alliés pour nous depuis que nous sommes entrés dans l'engrenage. Nous avons sacrifié deux cent mille hommes en Crimée. Qu'en avons nous retiré ? La jarretière à la jambe de Napoléon III.